



Cercles 30 (2013)

UTOPIE, PAYSAGE ET CITÉ DANS *PETER WILKINS* DE ROBERT PALTOCK (1751)

JACQUES CARRE

Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man (1751) est un roman peu connu en son temps, et seulement redécouvert par la génération romantique un demi-siècle après sa parution¹. Son sous-titre insiste sur sa dimension fantastique : *Relating particularly his Shipwreck near the South Pole; his wonderful Passage thro' a subterraneous Cavern into a kind of new World; his there meeting with a gawry or flying Woman, whose Life he preserv'd, and afterwards married her; his extraordinary Conveyance to the Country of the Glums and Gawrys, or Men and Women that fly. Likewise a Description of this strange Country, with the Laws, Customs, and Manners of its Inhabitants, and the Author's remarkable Transactions among them*. Ce sous-titre, mentionnant les « lois, coutumes et mœurs des habitants », semble annoncer une utopie classique, qui offrirait un modèle de gouvernement.

Et pourtant, l'ouvrage, comme je vais le montrer, n'a qu'un rapport oblique avec le genre de l'utopie. La distribution des aventures de Peter Wilkins, d'abord, est assez curieuse. L'arrivée du héros anglais dans le royaume utopique ne se produit qu'à la page 256 d'un ouvrage qui en compte 376. Les deux premiers tiers du roman sont consacrés d'abord à une présentation du personnage, enfant mal élevé, puis déshérité par son beau-père, et s'embarquant sur un navire à Bristol pour chercher fortune. Une fois arrivé en Afrique, il subit toutes sortes d'épreuves (capture par des pirates français, travaux forcés imposés par des trafiquants portugais, fuite dans la jungle de l'Angola, attaque par des crocodiles, etc.). À la page 62, après une tempête épouvantable, le jeune homme qui avait tenté de regagner l'Angleterre se retrouve naufragé solitaire sur une île déserte quelque part dans les mers australes. La plus grande partie du livre se déroule dans cette île, jusqu'à son départ pour le royaume des hommes volants, à la page 256.

¹ Je remercie Georges Lamoine d'avoir attiré mon attention sur ce texte. Toutes les références sont tirées de l'édition *World's Classics*, 1990.

La question que l'on peut se poser est la nature du rapport à l'utopie de ces séjours successifs dans l'île déserte, puis dans le royaume des hommes volants. Dans les deux cas, il n'y a pas de réflexion institutionnelle : dans l'île déserte, Peter ne se pose pas de question sur sa propre souveraineté, qui lui semble aller de soi (il se considère comme « maître unique et absolu de cette contrée » [PALTOCK : 84] ; et dans le royaume, on a une monarchie parlementaire de type britannique. Je suggérerai que l'élément utopique réside ailleurs, très précisément dans les possibilités d'exploitation de ces territoires, qui offrent une occupation permanente au héros. Je montrerai que dans les deux cas, le paysage est perçu par Peter Wilkins comme un signe d'une intention providentielle : s'il est sauvé du naufrage, s'il est appelé au royaume des hommes volants, c'est qu'il a une mission implicite, qui est d'effectuer la mise en valeur individuelle ou collective des territoires visités. Autrement dit, l'utopie n'est pas donnée, mais elle est en devenir. Je me concentrerai successivement sur trois lieux essentiels pour cette étude : l'île déserte, la capitale du royaume des hommes volants, et les provinces rebelles de l'ouest du royaume.

Des paysages exploitables

L'espace dans le roman s'organise en une série de contrastes entre des environnements géographiques et économiques. À la traversée d'une Afrique chaotique et dangereuse, à la dérive du naufragé sur un océan sans repères succède l'arrivée dans l'environnement protecteur d'une île forteresse. Dans son île déserte Peter se construit un petit royaume, à la manière de Robinson Crusoé, où il reconstitue non seulement la civilisation et presque le confort, mais fonde une famille, si bizarre soit-elle, avec une créature ailée tombée du ciel, qu'il aime tendrement, et qui bientôt lui donne des fils. L'histoire pourrait s'arrêter là, comme roman familial centré sur l'individualisme possessif :

Toute la rive du lac de mon côté se mit en quelques années à ressembler à une basse-cour, si remplie de volailles que je n'arrivais pas les compter (...) Il ne me manquait que du bétail pour me nourrir convenablement et agréablement, et j'aurais été si heureux, si seulement j'avais eu une vache et un taureau, une brebis et un bélier, que je n'aurais pas voulu échanger mes terres pour la couronne d'Angleterre. [147]

Mais l'arrivée de l'Anglais au royaume des hommes volants nous offre de nouveaux espaces, fort différents par leur ampleur et leur variété. Après avoir quitté l'île qu'il avait mise en valeur, Peter découvre le paysage

minéral de la capitale du roi Georigetti, creusée dans le roc, dépourvue de végétation et plongée dans une lumière crépusculaire. Dans un premier temps, il juge que c'est une civilisation minimale et surtout incapable de progrès. Le contraste est net avec la mise en valeur de l'île déserte.

En outre, ce royaume quelque peu décadent est menacé sur ses marges. Les provinces de l'ouest se sont rebellées, et des complots se trament jusque dans le palais royal. Dans la capitale Peter Wilkins passe brusquement du statut de gendre exotique, parce que dépourvu d'ailes, à celui d'homme providentiel, puisqu'une ancienne prophétie avait jadis annoncé son arrivée dans le royaume, tel un messie, destiné à réformer le royaume. Il se rend alors dans les provinces rebelles de l'Ouest, où il vient à bout du tyran usurpateur Harlokin, puis se lance dans les dangereux parages du volcan Arkoe, où il libère les mineurs de l'esclavage, fonde de nouvelles provinces et encourage la fabrication et l'exportation du fer. Il renoue ainsi avec son destin providentiel de voyageur éclairé.

Une robinsonnade à surprises

Observons de plus près l'île déserte à laquelle aborde Peter après ses aventures en Afrique. Après une terrible tempête, le vaisseau portugais sur lequel le héros finit par se retrouver seul et désemparé se voit soudain comme attiré irrésistiblement vers une île rocheuse. Peu avant que le navire s'écrase contre les rochers le héros comprend soudain que l'île est un bloc de magnétite qui attire irrésistiblement son bateau parce qu'il contient des barres de fer. Il a la vie sauve, et quelque temps après explore les côtes jusqu'au moment où son canot est aspiré par le courant dans une grotte jusqu'à ce qu'il débouche après un long trajet dans un vaste lac à l'intérieur de l'île. Tous ces mouvements irrésistibles sont interprétés par le héros comme des décrets de la Providence, qui semblent enfin assigner une direction à son existence, alors que jusqu'ici tout sa vie n'avait été qu'hésitation, errance et dérive.

Une fois arrivé à l'intérieur de l'île, Peter découvre avec plaisir un vaste lac entouré de prairies engazonnées, elles-mêmes ceintes d'arbustes fleuris et d'arbres de toutes espèces [77]. Au-delà, la muraille rocheuse environnante offre l'abri de ses grottes. Alors que Robinson Crusoe avait appelé son île à son arrivée « l'île du désespoir », Peter se montre d'emblée émerveillé par sa beauté et ses ressources. Il s'écrie alors :

Est-il possible que tant d'art (car je ne croyais pas alors que ce lieu fût naturel) ait été déployé ici, et qu'il soit inhabité ? On ne voit aucune maison, aucune hutte, aucun fort, aucune créature vivante ; il n'est pas possible, me dis-je, que ce lieu ait été créé pour rien [76].

Cette foi dans l'intervention constante de la Providence va donc donner du sens à ce territoire paisible en tirant parti de toutes ses ressources pour survivre. Et peu à peu, Peter reconstruit en miniature une forme de civilisation primitive. L'île, cependant, n'est pas un paradis terrestre, et le héros doit travailler constamment, en déployant une ingéniosité remarquable. Avec seulement quelques outils rudimentaires apportés du navire échoué, il abat des arbres, se construit une demeure; il sélectionne des fruits comestibles et domestique des volailles ; il utilise des lianes en guise de corde et de ficelle, fait de la poterie ; il fabrique des filets, va à la pêche, à la chasse, s'éclaire avec de l'huile de poisson.

Toutefois, cette solitude active sur l'île déserte n'est jamais qu'une étape dans la vie aventureuse de Peter Wilkins. Son petit royaume finit par être visité par des créatures ailées, des hommes et des femmes volants, quelque peu effrayants pour le héros dans un premier temps. Et un beau jour, une des femmes volantes, empêtrée dans la cime d'un arbre, atterrit blessée devant sa porte, et après avoir été soignée, décide de rester avec lui, les autres l'ayant apparemment abandonnée. Peter lui apprend l'anglais, l'habille à l'occidentale, la convertit au christianisme et lui fait des enfants. Le thème civilisateur est donc renforcé par le roman familial.

Ensuite, le rapport spatial entre le monde extérieur et l'île déserte change avec l'arrivée de la créature volante. Alors que le naufragé avait mis cinq semaines pour accéder au lac intérieur de l'île déserte par l'intermédiaire d'un chenal souterrain, sa femme se montre capable d'aller au navire échoué en quelques heures de vol par-dessus la montagne. Elle éprouve même beaucoup d'intérêt pour ce qu'elle trouve sur le navire. Ainsi, grâce aux objets qu'elle rapporte, ou qu'elle expédie par le chenal souterrain, l'île isolée du monde reste une sorte d'antenne de la civilisation britannique. Des armes, des outils, des vêtements complètent la panoplie du nouveau Robinson.

Un monde nouveau va pourtant s'ouvrir avec l'irruption de la créature ailée puisqu'un contact va bientôt être établi avec ses semblables. Les hommes volants reviennent en effet, manifestant de la curiosité et de l'amitié pour Peter Wilkins. Son beau-père vient même lui rendre visite. Après plusieurs

allers-retours entre leur royaume lointain et l'île déserte, les hommes volants finissent par presser le héros de se rendre lui-même dans leur royaume, malgré son incapacité à voler. Cette invitation lui est faite pour des raisons qui d'abord lui échappent. Portés par une équipe d'hommes volants, Peter, et bientôt sa famille, font le long voyage vers la capitale du royaume de Georigetti, qui les reçoit avec toutes sortes d'égards. À un premier lieu utopique assez conventionnel succède un deuxième lieu utopique beaucoup plus original et délicat à interpréter.

La capitale des hommes volants

Si les Swangeantines font venir Peter Wilkins, c'est qu'il semble correspondre à la description d'une sorte de messie annoncé par une ancienne prophétie ; et qui est censé réformer le royaume de fond en comble. C'est dire si l'utopie du royaume des hommes volants n'a rien de parfait. Le héros hésite à quitter son île, et consulte sa femme Youwarkee, qui lui laisse entendre que le salut de son pays est fondamental pour elle et pour ses enfants. Leur avenir paraît en effet mieux assuré dans le royaume que dans une île déserte. À cette raison familiale, Peter ajoute la possibilité d'une intention providentielle, en se demandant : « Et si tout le sens de ma vie avait été de m'envoyer là-bas ? » [247]. Son départ pour le royaume des hommes volants est donc dans la continuité civilisatrice de ses années dans l'île déserte. Une fois sur place, le héros prend très au sérieux les tâches attendues de lui : il va effectivement combattre avec audace et succès divers maux qui accablent le royaume : l'idolâtrie, la rébellion, l'esclavage et aussi le retard technique.

Le royaume du roi Georigetti est en effet loin d'offrir une image de perfection. Mais ce n'est pas non plus une dystopie, car les habitants, avant du moins l'arrivée de l'étrange visiteur, se contentaient de ce qu'ils avaient. Peter découvre une ville étrange, immense et assez monumentale, avec un plan orthogonal, fréquent dans les utopies urbaines, mais une ville caractérisée par un certain primitivisme. La capitale ne connaît en effet ni l'usage du fer, ni celui du feu. Elle est entièrement creusée dans la roche, et dépourvue de portes et de fenêtres. Les habitants s'éclairent dans cette sorte de ville troglodyte grâce à des vers luisant contenus dans des boules phosphorescentes. Ils n'aiment d'ailleurs pas la lumière violente, comme la lumière du soleil est très atténuée dans leur région. Presque tout est en pierre, les lits, les tables, la vaisselle. Cette pierre est facilement façonnée grâce à un mystérieux liquide corrosif vert. Les distinctions sociales restent néanmoins visibles dans l'architecture : le palais royal occupe un quart de la

ville, et les maisons des élites sont de vastes dimensions et ornées de sculptures et bas-reliefs. Les institutions sont tout ce qu'il y a de plus conventionnels : monarchie, noblesse et prêtres président aux destinées du pays. La description donnée dans le roman est dans un premier temps assez neutre ; mais rétrospectivement, à la fin du livre, Peter se montre très méprisant pour la façon de vivre des habitants :

Jusqu'à ce que j'arrive parmi eux, ils n'avaient rien d'autre qu'une nourriture minimale, un trou pour dormir, un pays stérile et rocheux, et à cette époque ils paraissaient ne désirer que ce qu'ils avaient [372].

À la lumière de ce jugement final, nous comprenons que l'Anglais n'admire nullement le primitivisme de cette capitale, mais n'a eu de cesse de le faire évoluer. Et l'on peut donc faire une lecture critique plutôt qu'admiration de la grande simplicité qui préside à la vie quotidienne ; les maisons sont chauffées grâce à des sources d'eau bouillante, qu'il suffit d'exploiter ; quant à la nourriture elle pousse sur les arbres des forêts voisines sous forme de fruits aux goûts variés, et il suffit de les cueillir ; il n'y a ni animaux ni poissons. Les gens n'ont donc pas grand' chose à faire. Il n'y a d'ailleurs que trois professions : prêtre, cuisinier et fabricant de lances (car le royaume a des ennemis). Et il y a une classe d'esclaves qui servent de domestiques.

Cette civilisation est donc loin d'être perçue comme idéale par Peter Wilkins. Lui qui avait exploité le territoire de son île déserte autant que le lui permettaient ses forces et ses outils déplore l'inertie des habitants. Il ne nie pas qu'ils se contentent de leur sort, mais explique que la Providence a judicieusement limité leurs désirs autant qu'elle a limité leurs talents :

Ils vivaient principalement dans la pénombre de la roche, voyant moins la différence de lumière due au passage des saisons, que d'autres peuples ; mais que ce soit par l'effet de l'habitude ou de leur constitution, ils trouvaient désagréable d'avoir plus de lumière que n'en procuraient les boules phosphorescentes ; de la sorte la Providence peut rendre les gens heureux en limitant leurs facultés, lorsqu'il n'y a rien à attendre ; et avec l'exemple de ce peuple, nous pouvons voir que la Providence a soin de satisfaire les besoins qu'ils perçoivent. [375].

Si le royaume utopique de Paltock, avec ses ressources limitées, semble satisfaire ses habitants, il ne satisfait pas le héros. Ce dernier est choqué par ce que nous appelons aujourd'hui le sous-développement. L'ancienne prophétie avait d'ailleurs annoncé que le futur homme providentiel « ferait sortir des entrailles de la terre le tribut de certaines richesses que le royaume

n'avait jamais connues et dont il ne manquerait jamais par la suite » [243]. C'est donc encore grâce à l'exploitation d'un autre territoire que Peter va transformer l'ensemble du royaume utopique.

L'ouest rebelle

Dans un premier temps, le héros doit faire face à la sécession des provinces occidentales du royaume de Georigetti, et venir à bout de Harlokin le rebelle (faut-il voir là un écho de l'invasion jacobite de 1745, ou du malaise des colons d'Amérique du Nord ?) Il fait transporter les canons du navire naufragé et mate la rébellion sans peine et sans pitié grâce à sa supériorité technique. Et lorsqu'il fête sa victoire, il en profite pour réclamer la libération des esclaves dans l'ensemble du royaume. On trouve dans cet épisode non seulement une anticipation de la campagne abolitionniste des années 1790, mais une apologie de la libération du marché du travail :

Je souhaite que chaque serviteur soit libre de choisir son maître, et chaque maître son serviteur. Car celui qui a des biens, et des salaires à offrir, ne manquera jamais de serviteurs attirés par ces salaires ; et celui qui n'en a pas doit travailler pour les obtenir. Mais que cela se fasse dans la liberté de choix ; alors celui qui vous servira aura intérêt à le faire, et le fera de son plein gré ; et vous, qui serez servi, serez plus indulgent et plus bienveillant envers un bon serviteur, car vous saurez que si vous ne l'êtes pas, vous le perdrez. [301].

Le roman est donc solidement ancré dans les préoccupations les plus actuelles de la Grande-Bretagne à l'aube de sa révolution industrielle. La défense du travail libre mais aussi du développement technique continue avec un épisode ultérieur du roman.

Peter apprend incidemment un jour que dans les provinces de l'ouest ont débarqué trois siècles auparavant des gens dépourvus d'ailes, venus d'au-delà de la mer, et qu'ils ont commencé à extraire du minerai, et à fabriquer on ne sait trop quoi [330] dont ils font ensuite commerce avec des étrangers, en échange de vêtements, tout en interdisant l'accès aux habitants de la capitale. Le vague de ces informations l'intrigue, et le héros décide de se rendre au Mont Alkoe, volcan mythique redouté par les habitants de la capitale, considéré comme la résidence du diable dont les serviteurs y tourmenteraient les hommes méchants. Il sermonne alors les grands prêtres de la capitale pour obtenir leur approbation de ses plans d'expédition au volcan :

Réfléchissez pour décider si vous avez une bonne raison, en dehors de tout préjugé, de penser que ces hommes sont des démons ou des serviteurs du diable, comme vous dites, sans autre examen ; car, selon moi, ils comprennent tout simplement la nature des différentes sortes de minerai et par le travail et le feu les transforment en substances solides utiles à l'humanité ; et l'absence de ces choses explique que vous viviez, comme vous le faites, sans connaître le centième des avantages de la vie [333].

Peter va donc au Mont Alkoe, vient à bout (toujours à l'aide de ses propres armes à feu) de la garnison ennemie qui défend la mine, et libère les mineurs de fer, d'argent et de cuivre de l'esclavage dans lequel ils étaient maintenus par les étrangers. Puis il convainc le gouverneur de la mine (nommé par le peuple étranger des « Zaps des îles ») de se soumettre au roi Georigetti. L'épisode se termine par une vision véritablement utopique de l'organisation future du travail des mineurs. Il leur déclare :

Comme actuellement les mines offrent les seuls emplois de cette région, je vous propose d'approuver le système suivant (car je ne veux pas vous y contraindre) : chaque homme de 16 à 60 ans travaillera une semaine sur trois dans les mines et au service du gouvernement ; et pendant deux semaines sur trois, il s'occupera de nourrir sa famille. Quand je reviendrai parmi vous, chaque homme aura autant de terre qu'il suffira pour sa famille ; et je veillerai à ce que l'on vous fournisse des semences pour l'exploiter. Ce système d'une semaine sur trois, et peut-être si c'est possible par la suite, d'une semaine sur quatre, sera pour vous une façon de remercier le Roi pour votre émancipation. Est-ce que vous êtes d'accord ? Et ils s'écrièrent tous d'une seule voix : *oui*. [343].

Afin d'assurer que les étrangers qui contrôlaient les mines ne reviennent pas s'en emparer, Peter propose au roi de fonder une colonie tampon au-delà du Mont Alkoe. 13 000 hommes avec leurs familles sont sélectionnés pour fonder cette colonie. Le héros fait préparer des pelles, des pics et des marteaux par les forgerons récemment libérés. Une ville nouvelle sort bientôt de terre, cette fois-ci avec de vraies maisons et des jardins. Le commerce des métaux se développe désormais au profit du royaume de Georigetti, et les peuples étrangers sont maintenus à distance. Quant à la vieille capitale, le texte nous laisse entendre qu'elle va se moderniser, bref se civiliser. Le couronnement de l'effort civilisateur de l'Anglais est qu'il apprend l'écriture aux prêtres, avant de se mettre lui-même à une traduction de la Bible en langue du cru. La christianisation du royaume est ainsi amorcée.

Conclusion

À la fin du roman, le royaume des hommes volants semble en passe de ressembler de plus en plus à la Grande-Bretagne, et l'on peut s'interroger sur l'utilisation par Robert Paltock du genre de l'utopie. Comme je l'ai suggéré, ni l'île déserte ni le royaume de Georigetti ne présentent des modèles idéaux de gouvernement ou de vie sociale. Les années de Peter Wilkins sur son île déserte pourraient sembler s'apparenter plutôt à un processus de colonisation, avec exploitation des ressources locales, comme dans *Robinson Crusé*. Toutefois, le traitement de la figure de l'autre, en l'occurrence la femme volante qu'épouse le héros, est original par rapport au roman de Defoe. Youwarkee et Peter forment un couple parfaitement homogène, malgré leur différence anatomique. Leur existence est entièrement tournée vers le progrès et la civilisation, comme en témoigne leur désir de donner à leurs enfants un avenir ailleurs que dans l'île déserte. Et leur transfert au royaume de Georigetti n'est finalement que la continuation de l'effort originel de Peter pour mener une vie aussi civilisée que possible au milieu de la nature. En même temps, alors que l'île déserte avait des aspects arcadiens, notamment par ses paysages et par sa tranquillité, le royaume des hommes volants résiste initialement au changement, par son inertie originelle et par son indifférence aux ressources locales. Peter doit employer des trésors d'ingéniosité pour convaincre les autorités d'assurer le développement économique et commercial du royaume. La transformation physique du pays portera témoignage de ses efforts. Dans cette civilisation en devenir, c'est bien Peter, avec son énergie inlassable et ses talents exceptionnels, qui est l'élément le plus utopique du roman. Seule la mort de son épouse Youwarkee brisera son élan et le fera rentrer en Angleterre, abandonnant le lointain royaume à une destinée incertaine.

Bibliographie

Éditions et traductions de Peter Wilkins au XVIII^e siècle :

R.S. *The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man*. London: Printed for J. Robinson and R. Dodsley, 1751. 2 vol.

R.S. *The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man*. Dublin: Printed by G. Faulkner, 1751. 2 vol.

Les Hommes volans, ou les aventures de Pierre Wilkins. Londres et Paris : Veuve Brunet, 1763, 3 vol.

Die Fliegenden Menschen, oder Wunderbare Begebenheiten Peter Wilkins. Braunschweig, 1767.

R.S. *The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man.* London: Printed for Harrison & Co., 1783. 2 vol.

R.S. *The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man.* Berwick: Printed for W. Phorson, 1784. 2 vol.

The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man. Dublin: Printed by N. Kelly 1797.

Édition utilisée :

PALTOCK, Robert. *The Life and Adventures of Peter Wilkins, a Cornish Man.* Oxford: University Press, 1990.